

Par Denis Montebello Photo Marc Deneyer

Le beurre d'Echiré

C'était écrit en toutes lettres. Par un qui avait appris à bien détacher ses lettres. Tellement bien qu'il avait écrit *pièces détachées*. Sur sa pancarte et devant son garage. Au sortir de l'autoroute, vers Montauban, bien avant Albi où j'étais invité (il y aura bientôt seize ans) à déguster les vins de Gaillac et la cuisine des chefs tarnais.

Devant cela écrit noir sur blanc et sur du contreplaqué, à la peinture antirouille et d'une main maladroite, devant ces plaques de fibrociment, ces tôles tenant lieu de garage, je ne sus, je l'avoue, *quelle pièce y coudre*.

Je pensai d'abord à une traduction erronée. De l'occitan. Parce que j'étais en pays d'oc et qu'un *cor esquizat*, un «cœur déchiré» pouvait crier comme ça son dépit, au bord de la route et à toutes les voitures qui passaient, en offrant au cueilleur de mots ses *pièces détachées*, mal liées donc difficiles à lire, avec aussi cette façon toute méridionale je me disais d'apostropher la cause réelle ou supposée de ses malheurs.

Puis je tentai, l'espace d'un poème et entre deux repas gastronomiques, un rapprochement avec ce *Toutenkamion* croisé tant de fois (tout près de Sceaux-du-Gâtinais où je ne me suis jamais arrêté, bien que j'emprunte cet itinéraire depuis plus de vingt-cinq ans et malgré les ruines romaines signalées à même pas cinq kilomètres). C'était (c'est toujours, j'ai vérifié il y a une semaine) sur le chemin d'Epinal (ce «carrossier de rêves» comme une borne indiquant qu'un peu moins de quatre cents kilomètres me séparaient de ma forêt) où je chercherais, comme d'autres les champignons dans la mousse et sous les feuilles, à rassembler les *disjecti membra poetae*, les «membres dispersés du poète». Et d'où toujours je revenais bredouille. C'est-à-dire le panier rempli de tessons, dont un que je garde pieusement, de belle sigillée et représentant un amour vendangeur avec ses petites ailes et sa hotte.

Pièces détachées, si je n'ai pas rêvé, c'est un accident de la communication. Une métanalyse. Le locuteur en produit, autant sinon plus que celui qui tente de le déchiffrer en quittant l'autoroute. Par exemple en écrivant *pièces détachées*, comme il l'entend avec son «cœur déchiré». Cela s'appelle une déglutination. Et agglutination ce qui fait de *l'ierre* le lierre, de *l'ivre* le livre, et du sonnet de Mallarmé un

poème dionysiaque puisque c'est cela qui rampe sous les mots, sous le givre.

Encherchant *l'hier vivace* sous «le bel aujourd'hui», nous ne faisons que lire. Tel un archéologue cueillant, recueillant les traces. Les fossiles qui s'incrument dans notre présent. Tant pis si nous mettons nos mots dans de faux vestiges. Tant pis si nous découpons, si nous analysons mal. Ou plutôt tant mieux. «C'est un trait essentiel de l'art dionysiaque, écrit Nietzsche, qu'il n'a pas égard à l'auditeur.»¹ Et c'est une chance que nous offrent la poésie hermétique, la littérature intransitive, ainsi que la communication courante quand elle nous arrête avec ses *pièces détachées*.

Ce disant, je ne m'éloigne pas du vin, du vin de Gaillac dont je répète qu'il était le but de cette expédition. Et si je perds un peu de vue le beurre d'Echiré en m'attardant à cette baraque en kit – à ne pas confondre avec la fameuse baratte en teck –, c'est, on l'a compris, pour mieux y

revenir. Puisque, on l'a compris aussi, rien n'empêche, quand on le sort du frigo, quand on le sort, avec peine et avec son petit couteau dont le manche se dévisse, par morceaux de son pot (de sa célèbre bourriche ronde) et de son papier doré, et qu'on s'efforce de le tartiner sur sa tranche de pain de seigle, rien n'empêche qu'on lise ce beurre d'Echiré comme un beurre *déchiré*. Rien ni personne. Surtout pas Raymond Hains, qui sait ce que *déchirer* veut dire.²

Déchiré, cela appelle l'échalote grise épluchée et finement émincée. Et rappelle, le réveillon terminé, longtemps après la saison des huîtres, qu'avec sa couleur claire, sa texture moelleuse, son goût de noisette, ce beurre-là, vraiment, *déchirait*.

1. Cité par Derrida, in *L'écriture et la différence*, Seuil, 1967, p. 360, et par Jean-Claude Pinson, in *Habiter en poète*, Champ Vallon, 1995, p. 259.

2. Raymond Hains, catalogue du musée Sainte-Croix de Poitiers, 1989.

